

# La tentative d'assassinat contre Lénine

Stepan Guil

*Source : Récits sur Lénine. Moscou, Éditions du Progrès, 1969, pp. 175-184 et About Lenin. Moscou, Progress Publisher, 1980, p. 185. Note MIA.*

C'était en 1918, époque de troubles. La Russie soviétique vivait dans la fièvre, toutes ses forces tendues à l'extrême ; c'était la première année de la révolution la plus formidable au monde. Presque tous les jours, Vladimir Ilitch se rendait à de grands meetings : dans les usines, les fabriques, sur les places de la ville, dans les formations militaires. Parfois Lénine prenait la parole à deux ou trois meetings par jour.

Entrée libre au sens littéral du mot : la porte de l'usine où avait lieu le meeting était largement ouverte pour tous. Mieux encore : d'immenses affiches collées près de l'entrée invitaient à assister à la réunion où Lénine prendrait parole. Plusieurs fois par jour Lénine était menacé de mort. Danger qui augmentait encore du fait que Lénine refusait catégoriquement toute protection. Il ne portait jamais d'armes (sauf un minuscule browning avec lequel jamais il n'avait tiré), et il me priait de ne pas m'armer moi non plus. Un jour, en voyant à ma ceinture un revolver dans son étui, il me dit amicalement mais avec beaucoup de fermeté :

— Pourquoi cet engin, camarade Guil ? Enlevez-moi cela, jetez ça le plus loin possible !

Toutefois je continuais à porter l'arme que je cachais soigneusement. Le revolver était à ma ceinture sous la chemise, sans étui.

Ce jour fatal – le 30 août 1918 – nous avons déjà fait plusieurs sorties avec Vladimir Ilitch. Nous avons déjà assisté à un meeting à la Bourse des céréales.

Nous étions partis de la Bourse des céréales vers six heures du soir pour nous rendre à l'ancienne usine Michelson, rue Serpoukhovskaia, que nous avons déjà visitée plusieurs fois. Lorsque nous entrâmes dans la cour, le meeting n'avait pas encore commencé : on attendait Lénine. Des milliers de personnes s'étaient réunies dans le vaste hall de l'atelier de grenades. On ne sait pourquoi, personne n'était venu nous accueillir, pas un membre du comité syndical, personne.

Descendu de voiture Vladimir Ilitch s'était rapidement dirigé vers l'atelier. J'avais parké la voiture face à la sortie, à une dizaine de pas de la porte de l'atelier.

Quelques minutes plus tard, une femme s'approcha de moi, en jaquette courte, une serviette dans la main. Elle s'était arrêtée tout près de la voiture et je pus l'observer. Jeune, maigrelette, des yeux sombres et excités, elle donnait l'impression de ne pas être tout à fait normale. Le visage pâle, sa voix tremblait légèrement :

— Eh bien, c'est, paraît-il, le camarade Lénine qui est venu ?

— Je n'en sais rien, répondis-je.

Elle ricana nerveusement.

— Comment cela ? Vous, le chauffeur, vous ignorez qui vous conduisez ?

— Comment le saurais-je ? C'est un propagandiste, ils sont nombreux, on ne peut pas les connaître tous, répondis-je calmement.

J'observais strictement cette règle : ne jamais dire à personne qui était venu, d'où nous venions et où nous allions.

Un rictus déforma sa bouche, et elle s'écarta, je la vis entrer dans l'usine.

Une pensée traversa mon esprit : « *Qu'est-ce qu'elle veut de moi ? En voilà une butée !* » Mais les curieux étaient toujours nombreux, on entourait parfois la voiture de tous les côtés, je ne fis pas grand cas du comportement et des paroles de cette femme.

Environ une heure après, un flot de personnes sortit de l'usine – c'étaient surtout des ouvriers – et remplit presque toute la cour. Comprenant que le meeting avait pris fin, je mis rapidement le moteur en marche. Vladimir Ilitch n'était pas encore là.

Quelques minutes après, un nouveau flot de personnes apparut dans la cour, Lénine en tête. Je pris le volant pour pouvoir démarrer immédiatement.

Se dirigeant vers la voiture, Vladimir Ilitch causait avec vivacité. Les ouvriers le pressaient de questions ; il répondait cordialement, donnait des détails et posait des questions à son tour. Il s'approchait lentement.

À deux ou trois pas de l'auto, Vladimir Ilitch s'arrêta. La porte de la voiture avait été ouverte par quelqu'un.

La conversation avait duré deux ou trois minutes. À cote de Lénine deux femmes s'étaient un peu avancées. Lénine voulut faire les derniers pas vers le marchepied... un coup de feu retentit.

J'avais les yeux fixés sur Vladimir Ilitch. Je tournai tout de suite la tête dans la direction du coup et vis la femme, celle qui, une heure plus tôt, m'avait posé des questions sur Lénine ; à gauche de la voiture, près de l'aile avant, elle visait la poitrine de Vladimir Ilitch.

Un second coup retentit. Je stoppai immédiatement le moteur, pris mon revolver et me lançai vers celle qui avait tiré. Sa main était tendue pour un nouveau coup de feu. Je dirigeai sur sa tête le canon de mon revolver. Elle me vit, sa main trembla, un troisième coup partit. Comme on l'a su plus tard, la troisième balle avait touché l'épaule d'une femme à côté.

J'allais tirer quand la criminelle jeta son browning mes pieds, fit rapidement demi-tour et se mêla à la foule qui se dirigeait vers la sortie. Il y avait beaucoup de monde autour, je n'osais pas tirer sur elle : je pouvais tuer un ouvrier.

Je me jetai à sa poursuite et fis quelques pas, mais une idée me traversa soudain l'esprit : et Vladimir Ilitch ?... Comment va-t-il ? Je m'arrêtai. Un silence de mort, terrible, régna quelques secondes. Puis des voix retentirent de tous côtés : « *Assassiné ! Lénine assassiné !* » Toute la foule se précipita pour rattraper la meurtrière. Ce fut une épouvantable cohue. Je jetai un regard vers la voiture et demeurai comme pétrifié : Vladimir Ilitch gisait à terre à deux pas de la voiture. Je me précipitai vers lui. La cour qui était noire de monde se vida en un instant, et celle qui avait tiré se dissimula dans la foule.

Je m'agenouillai, me penchai sur Lénine. Quel bonheur : il vivait, il n'avait même pas perdu connaissance.

— On l'a rattrapé ou non ? demanda-t-il, pensant sans doute que le criminel était un homme.

Vladimir Ilitch parlait avec difficulté d'une voix altérée, rauque. Je lui dis :

— Ne parlez pas, ça vous fait du mal...

Au même instant, je levai la tête et vis un homme en casquette de matelot qui sortait en courant du hall. Il agitait avec frénésie son bras gauche, la main droite dans la poche. Il courait précipitamment, droit sur Vladimir Ilitch. Tout cela me parut fort suspect. Je protégeai Vladimir Ilitch de mon corps, je me couchai presque sur lui.

— Halte ! criai-je de toutes mes forces en brandissant mon revolver.

L'homme continuait à courir, il se rapprochait de nous. Je criai encore une fois :

— Halte ! ou je tire !

À quelques pas de Vladimir Ilitch, il tourna brusquement à gauche et gagna la porte en courant, sans retirer la main de sa poche.

À cet instant, une femme arriva en courant derrière moi et hurla :

— Que faites-vous ? Ne tirez pas !

Sans doute, pensait-elle que je voulais tirer sur Vladimir Ilitch.

Avant que je puisse répondre, un cri retentit près des ateliers :

— C'est un ami, un ami !

Je vis trois hommes se précipiter vers moi, revolver au poing.

Je criai de nouveau :

— Halte ! Qui êtes-vous ? Halte ou je tire !

Ils répondirent aussitôt :

— Nous sommes le comité d'usine, camarade, des amis...

Regardant de plus près, je reconnus l'un d'eux : je l'avais déjà vu lors de nos précédentes visites. Ils s'approchèrent de Vladimir Ilitch. Tout cela s'était passé très vite en une ou deux minutes.

On insistait pour que je transportasse Lénine à l'hôpital voisin. Je répondis d'un air décidé :

— Je ne le transporterai pas à l'hôpital. Nous rentrerons à la maison.

Vladimir Ilitch entendit notre conversation et balbutia :

— À la maison, à la maison...

Avec les camarades du comité d'usine – dont un avait déclaré appartenir au commissariat militaire – nous aidâmes Vladimir Ilitch à se remettre debout. Aidé par nous, il fit les quelques pas qui lui restaient pour atteindre la voiture. Avec notre assistance, il monta sur le marchepied et prit sa place habituelle, sur la banquette arrière.

Avant de prendre le volant je me retournai et regardai Vladimir Ilitch. Pâle, les yeux mi-clos, il était silencieux. Mon cœur se serra, je sentis des spasmes à la gorge... Je me rendis alors compte combien il m'était cher.

Mais je n'avais pas le temps de réfléchir, il fallait agir, sauver la vie de Vladimir Ilitch. Deux camarades prirent place dans la voiture : à côté de moi et à côté de Lénine. Je me rendis au Kremlin aussi vite que l'état de la route le permettait.

Chemin faisant je me retournai plusieurs fois pour regarder Lénine. Quand nous eûmes parcouru la moitié du chemin, il se renversa de tout son corps sur le dossier, mais il ne gémissait pas, il restait silencieux. Son visage devenait de plus en plus pâle. Le camarade assis à côté de lui le soutenait avec précaution. En entrant par la porte Troïtskié, je criai aux sentinelles : « *Lénine !* » et vins m'arrêter devant l'appartement de Vladimir Ilitch.

Pour ne pas attirer l'attention de ceux qui passaient ou stationnaient près de l'entrée principale, je stoppai près de la porte latérale, derrière l'arc.

Nous aidâmes Lénine à sortir. Il souffrait visiblement. Je lui dis :

— Nous vous porterons, Vladimir Ilitch...

Il refusa net. Nous essayâmes de le convaincre : il lui serait difficile et dangereux de bouger, surtout de monter l'escalier. On eut beau le persuader, il déclara fermement :

— J'irai moi-même...

En s'adressant à moi, il ajouta :

— Enlevez-moi le veston, ce sera plus facile.

Je lui enlevai avec précaution le veston et, en s'appuyant sur nous, il monta le raide escalier, jusqu'au deuxième, en silence, sans un soupir. Dans l'escalier, nous rencontrâmes [Maria Ilinitchna](#), et nous conduisîmes Lénine directement dans sa chambre à coucher.

Maria Ilinitchna était au désespoir.

— Téléphonnez vite ! vite ! me priait-elle.

Lénine entrouvrit les yeux et dit calmement :

— Calme-toi, rien de grave... blessure au bras.

D'une autre pièce, je téléphonai à [Bontch-Brouévitch](#), chef du service administratif du Conseil des Commissaires du peuple, et je le mis au courant. Il ne m'écouta pas jusqu'au bout. Il fallait prendre des mesures sans perdre une seconde.

[Vinokourov](#), Commissaire du peuple à la Sécurité sociale, arrivé pour assister à la séance du Conseil, vint dans l'appartement de Lénine. Bientôt accourut Bontch-Brouévitch.

Vladimir Ilitch couché sur le coté droit, gémissait doucement. La chemise découpée laissait voir sa poitrine et son bras gauche ; dans la partie supérieure, on apercevait deux plaies. Vinokourov les badigeonna avec de l'iode.

Lénine ouvrit les yeux, regarda douloureusement autour de lui, puis il dit :

— J'ai mal, le cœur me fait mal...

Vinokourov et Bontch-Brouévitch essayèrent de le tranquilliser :

— Votre cœur n'a pas été touché. Deux blessures au bras et c'est tout. C'est une douleur nerveuse qui se répercute.

— On voit les plaies ? Sur le bras ?

— Oui.

Il se tut les yeux fermés. Une minute s'écoula, il gémit très doucement, discrètement comme s'il avait peur de déranger quelqu'un.

Son visage devint encore plus pâle, le front prit un teint de cire. Les assistants furent pris de terreur : Vladimir Ilitch allait-il nous quitter pour toujours ? Était-ce la mort ?

Bontch-Brouévitch téléphona au Soviet de Moscou et pria le député de service ainsi que les camarades qui s'y trouvaient d'aller d'urgence chercher des médecins : [Oboukh](#), [Weissbrod](#) et un chirurgien. On chargea quelqu'un de trouver des ballons d'oxygène dans les pharmacies de Moscou. À l'époque, l'assistance médicale au Kremlin n'était pas encore organisée : ni pharmacie, ni hôpital, il fallait tout aller chercher en ville.

[Sverdlov](#) qui venait d'être mis au courant téléphona. Bontch-Brouévitch lui raconta tout en quelques mots et demanda d'appeler d'urgence un bon chirurgien. Le camarade Sverdlov répondit qu'il enverrait immédiatement chercher le professeur Mintz, et bientôt il arriva lui-même.

Maria Ilinitchna me pria d'annoncer le malheur à [Nadejda Konstantinovna](#) en prenant toutes les précautions possibles. Nadejda Konstantinovna était au Commissariat du peuple à l'Instruction et ignorait tout. Comme je descendais dans la cour, un collaborateur du Conseil des Commissaires du peuple me rattrapa pour se rendre avec moi auprès de Nadejda Konstantinovna.

Nous l'attendîmes dans la cour. Elle arriva bientôt. Quand je m'approchai d'elle, elle devina un malheur, sans doute à mon visage défait. Elle s'arrêta et, me regardant dans les yeux, demanda :

— Ne racontez rien, dites seulement : vivant ou mort ?

— Parole d'honneur, Vladimir Ilitch est légèrement blessé.

Elle resta immobile une seconde, puis monta l'escalier. Nous la reconduisîmes en silence jusqu'au lit de Vladimir Ilitch sans connaissance.

Puis arriva Véra Mikhailovna Vélitchkina, l'épouse de Bontch-Brouévitch, médecin. Elle prit le pouls de Lénine, lui fit une injection de morphine et conseilla de ne pas le toucher jusqu'à la venue du chirurgien, de le déchausser, de le déshabiller autant que possible.

En faisant passer une fiole d'alcali volatil, on la laissa tomber, et elle se brisa. La chambre se remplit sur le champ d'une forte odeur d'ammoniac. Vladimir Ilitch reprit soudain connaissance et dit :

— Maintenant ça va bien...

Il soupira et perdit à nouveau connaissance... Sans doute l'alcali volatil l'avait-il rafraîchi ; la morphine avait partiellement calmé la douleur.

Le professeur Mintz arriva. Sans dire bonjour à personne, sans perdre une seconde, il s'approcha de Vladimir Ilitch et ordonna rapidement :

— Morphine !

— Déjà injectée, répondit Véra Mikhailovna.

Le professeur Mintz en blouse blanche mesura avec ses deux pouces la distance entre les plaies au bras de Vladimir Ilitch, réfléchit un instant et se mit à lui palper le bras et la poitrine de ses doigts souples et rapides. Le visage du professeur demeurait perplexe.

Un silence de mort régnait, chacun retenait son souffle, on attendait le verdict du professeur. Mintz disait de temps en temps :

— Une dans le bras... Et l'autre ? Les grands vaisseaux sont intacts. On ne voit pas l'autre. L'autre, où est-elle ?

Soudain les yeux du professeur s'immobilisèrent, sa face se figea. Il s'écarta et très pâle il se mit à ausculter avec hâte le cou de Vladimir Ilitch.

— La voici ! Il montra le coté droit du cou.

Les médecins se regardèrent, bien des choses s'expliquaient. Un lourd silence s'établit. Tout le monde comprenait sans paroles qu'il était arrivé quelque chose de terrible, peut-être d'irréparable. Mintz fut le premier à reprendre ses esprits :

— Le bras sur un carton ! Avez-vous du carton ?

On trouva un morceau de carton. Mintz en découpa une bande et posa sur cette éclisse le bras blessé.

— Comme ça il se sentira mieux, expliqua-t-il.

Bientôt je quittai l'appartement de Lénine. Bien que la blessure fut grave et l'état du blessé très sérieux, j'essayais de me calmer : les médecins feront tout leur possible, l'organisme de Vladimir Ilitch est solide, le cœur résistant. Je ne pouvais admettre l'idée même de la mort de Lénine.

Au bout de deux ou trois jours, on sut que Vladimir Ilitch vivrait !

La nuit qui suivit l'attentat, on apprit certains détails. Celle qui avait tiré, [Fanny Kaplan](#), était membre d'un groupe de socialistes-révolutionnaires terroristes. Cette bande avait déjà assassiné à Pétrograd [Ouritski](#) et [Volodarski](#).

Après avoir tiré sur Vladimir Ilitch, Kaplan était sortie de la cour de l'usine avec la foule. Tout le monde courait ne sachant qui avait tiré. Mêlée à la foule, elle espérait échapper. Dans la rue, non loin de l'usine, un trotteur l'attendait, mais elle ne put en profiter. Les gamins qui jouaient dans la cour au moment de l'attentat avaient suivi Kaplan. Ils crièrent en la montrant :

— C'est elle ! C'est elle !

Grâce à ces gamins débrouillards on put arrêter la meurtrière. Plusieurs personnes la rattrapèrent près de l'arrêt du tramway et la ramenèrent dans la cour de l'usine. La foule se faisait menaçante ; la terroriste aurait été lynchée, mais un groupe d'ouvriers retint la poussée. Quelqu'un s'écria :

— Que faites-vous, camarades ? Il faut l'interroger !

Au bout d'une heure, Kaplan se trouvait à la Tchéka.

L'homme au béret de marin <sup>1</sup> qui s'était précipité sur Vladimir Ilitch après les coups de feu de Kaplan a lui aussi été arrêté peu après. Il s'est avéré être le complice de la terroriste.

La forte constitution de Lénine et les soins exceptionnels qui lui furent prodigués pendant sa maladie portèrent leurs fruits : en deux ou trois semaines, Vladimir Ilitch présidait déjà une session du Conseil des commissaires du peuple.

Quelques mois plus tard, en pleine forme, il prenait à nouveau la parole devant une assemblée d'ouvriers de la même usine ex-Michelson.

La joie des ouvriers ne connut pas de limites. Leur première question fut :

— Comment va votre santé, Vladimir Ilitch ?

— Excellente, merci, répondit Lénine en souriant.

Le meeting commença. Une fois de plus, les travailleurs écoutèrent un discours passionné et inspirant de la part de leur leader.

---

1 A partir d'ici le récit est complété par la version publiée dans : About Lenin. Moscou, Progress Publisher, 1980, p. 185.